



HAL
open science

Les carrières d'Aurillac et de ses environs au Moyen Âge. L'apport de la toponymie occitane

Sylvain Chardonnet

► **To cite this version:**

Sylvain Chardonnet. Les carrières d'Aurillac et de ses environs au Moyen Âge. L'apport de la toponymie occitane. Revue de la Haute-Auvergne, 2020, La vie et la terre, 82, pp.221-233. hal-03104664

HAL Id: hal-03104664

<https://hal.science/hal-03104664>

Submitted on 10 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les carrières d'Aurillac et de ses environs au Moyen-Âge. L'apport de la toponymie occitane

par Sylvain CHARDONNET*

Le cadre linguistique peut paraître éloigné d'une étude des nombreuses constructions médiévales qui parsèment la ville d'Aurillac. Il est pourtant nécessaire de l'intégrer pour appréhender le circuit complet des chantiers de la ville que peuvent être ceux de l'abbaye Saint-Géraud, du couvent des Cordeliers, du château Saint-Étienne ou encore des remparts de la ville¹.

Sur la *bastenda*, le chantier de construction médiéval, ou dans la carrière, l'ouvrier n'est que peu lettré en dehors d'une minorité que forment les sculpteurs attirés qui nous laissent des traces épigraphiques. Toutes ces personnes possèdent néanmoins une langue commune, l'occitan, qui, souvent absente des textes, est néanmoins présente au quotidien. Elle livre des indices précieux quant aux travaux des artisans. Quasi-exclusivement oraux, et à défaut de parchemin ou de vélin, les mots s'accrochent au relief et au paysage. La toponymie est ainsi une manière de faire parler la majorité silencieuse dont font partie les carriers et ouvriers des chantiers aurillacois du Moyen Âge.

Lengatge : l'occitan, langue véhiculaire d'Aurillac au Moyen Âge

Le noyau urbain et culturel qu'est l'abbaye Saint-Géraud d'Aurillac a livré quelques ouvrages issus de sa bibliothèque du XII^e siècle comme le *Pontifical d'Albi* ou le *Troaire de Saint-Géraud*. Ces derniers, bien que riches d'informations, notamment quant aux relations iconographiques entre enluminures et sculptures, sont muets quant aux travaux de l'abbaye ou d'Aurillac d'une manière plus générale. Ces textes de l'élite rédigés en latin ne prennent pas en compte le domaine

* Doctorant en Histoire de l'art médiéval à l'université Paul-Valéry de Montpellier sous la codirection de Pascale Chevalier (UCA) et Géraldine Mallet (UPV) ; Centre d'études médiévales de Montpellier.

¹ Je tiens à remercier vivement Jean-Pierre Chambon (Université Paris-Sorbonne Lettres) pour son aide et son appui précieux.

du travail vernaculaire dont fait partie celui de l'artisan, qu'il soit carrier, sculpteur, maçon ou tailleur de pierre. Reste à questionner la langue vernaculaire. Bien que rare, elle n'est pas pour autant absente des textes « officiels » dans la mesure où ces derniers sont pour certains d'entre eux destinés à s'adresser au peuple qui ne connaît pas le latin. En témoignent des actes rédigés dès l'époque carolingienne, avec notamment les fameux *Serments de Strasbourg* rédigés à la fois en langue romane et en ancien haut allemand². Des textes beaucoup plus proches sont directement issus du contexte aurillacois. Après les bribes occitanes mêlées aux textes latins du XII^e siècle (Serment de Richard, vicomte de Carlat), des textes comme les Chartes de la Chandelle³ ou le testament du bourgeois Hugues⁴ témoignent du développement de l'occitan aurillacois dans les actes au cours du XIII^e siècle.

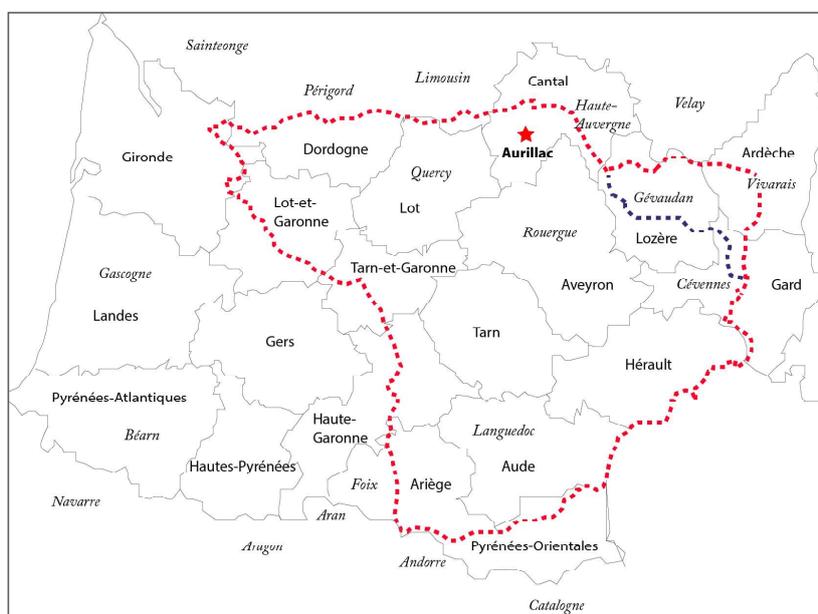


Fig. 1 : Aire linguistique du dialecte languedocien. Ici l'aire la plus vaste est celle retenue par les chercheurs du département d'occitan de l'université de Montpellier ou des chercheurs comme Domergue Sumien. La version réduite suit quant à elle le *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (DAO : S. Chardonnet)

² ISAILA (Marie-Céline), *Histoire des Carolingiens : VIII^e-X^e siècle*, éditions Cerle Points, Paris, 2014, chapitre V : « La Francie occidentale », section « Un royaume : des frontières ou des hommes ? », p. 261-262.

³ BOUYSSOU (Léonce), « Les Chartes de la Chandelle de Saint-Géraud et Notre-Dame d'Aurillac », *Revue de la Haute-Auvergne* [désormais *R.H.A.*], t. 36, 1958, p. 173-189.

⁴ GRAND (Roger), « Les plus anciens textes romans de la Haute-Auvergne, X, (1236) Testament de Hugues, bourgeois d'Aurillac du temps de Saint-Louis », *R.H.A.*, t. 2, 1900, p. 379-386.

Avant d'envisager plus précisément le travail de l'*escrinselaire* – le sculpteur en occitan aurillacois – il convient de signaler que la toponymie est une méthode qui permet de retrouver des gisements et zones d'extraction larges. Erwan Bouriffet soulignait ainsi l'apparente difficulté de la méthode toponymique pour des résultats précis, notamment pour dater les exploitations des carrières⁵. En effet, ces noms de lieux peuvent s'appliquer à une échelle chronologique très vaste qui va de l'apparition de la langue vulgaire – ici l'occitan avec son dialecte languedocien et sa variante aurillacoise – aux alentours du VIII^e siècle, jusqu'aux derniers toponymes donnés dans la langue locale, soit jusqu'au début du XX^e siècle. La datation de ces toponymes est ainsi relative mais certaines étapes et ensembles chronologiques peuvent être questionnés. Malgré cette difficulté apparente ces noms signent l'existence de points géographiques où apparaît une roche donnée et où l'exploitation de cette dernière a été faite. L'identification de zones de carrières permet d'envisager une carte des gisements aux alentours d'Aurillac, où la roche a pu être extraite à l'époque médiévale (Fig. 1).

Longtemps oubliée car peu présente dans les textes mais omniprésente dans tous les milieux, la *langue vulgaire* était utilisée par les ouvriers et leur travail a été mémorisé dans la toponymie. La région aurillacoise appartient linguistiquement au domaine de la langue occitane et plus particulièrement de son dialecte languedocien⁶, aire qui témoigne d'une forme de tropisme culturel méridional. Le parler en question est nettement différent de celui parlé au nord du Lioran – comme à Saint-Flour ou à Mauriac – où le dialecte auvergnat, parler nord-occitan, possède vocabulaire et autres traits linguistiques (ex. palatalisation) différents⁷, ce qui importe lorsque l'on traite d'éléments comme la toponymie⁸. En revanche le parler aurillacois (oc. *Orlhagués*), longtemps nommé « carladézien », est très proche de ses voisins également languedociens que sont le rouergat (oc. *Roèrgas*) et le quercynois (oc. *Carcinòl*), permettant ainsi de nombreuses passerelles linguistiques (vocabulaire, prononciation) qui influencent ces parlers⁹.

⁵ BOURIFFET (Erwan), « Les sarcophages en pierre du département du Cantal : perspectives d'étude archéologique et d'interprétations historiques », *R.H.A.*, t. 81 « Aurillac au Moyen Âge », 2019, p. 133-153.

⁶ SUMIEN (Domergue), *Classificacion dei dialèctes occitans in Linguistica occitana*, vol. 7, Montpellier, 2009, p. 1-55.

⁷ *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, volume II : *Die einzelnen romanischen Sprachen und Sprachgebiete vom Mittelalter bis zur Renaissance* (Les différentes langues romanes et leurs régions d'implantation du Moyen Âge à la Renaissance), Niemeyer, Tübingen, 1995.

⁸ FENIE (Bénédicte et Jean-Jacques), *Toponymie nord-occitane (Périgord, Limousin, Auvergne, Vivarais, Dauphiné)*, collection Sud-Ouest université, éditions Sud-Ouest, Bordeaux, 2003.

⁹ LA SALLE DE ROCHEMAURE (Louis-Félix), *La Langue cantalienne et son dialecte carladézien*, Aurillac, 1906.

Madeira : identifier, nommer et extraire les roches de construction

Dans la langue vernaculaire, deux grands types de noms apparaissent pour désigner les roches. Tout d'abord ceux qui font allusion à la présence d'une pierre par ses critères physiques, notamment la couleur, et deuxièmement ceux qui donnent précisément le nom de la roche et une définition de cette dernière.

Pierres et couleurs. La description au détriment de la définition ?

Un poncif revient régulièrement quant aux noms donnés à ces éléments géologiques : l'idée que les langues véhiculaires – en dehors du français pour le territoire étudié – ne connaissent pas de noms précis pour les différents types de minéraux. Afin de les identifier, ils se borneraient à donner uniquement la couleur de cette dernière (ex. : un granit serait nommé selon cette logique « roche grise »). Cette hypothèse n'est que partiellement avérée, même si se retrouvent des toponymes qui appuient cette idée.

À Giou-de-Mamou et Polminhac se trouvent des *Peyre-Brune* (oc. *Peira Bruna*) que l'on peut envisager comme des affleurements de coulée, de tuf ou de brèche. De la même manière existent des *Peyre Blanche* (oc. *Peira blanca*) à Roannes-Saint-Mary et à Ytrac, qui invitent à s'interroger quant à l'appartenance minéralogique de la roche. Un petit nombre de sculptures romanes d'Aurillac datant de la seconde moitié du XII^e siècle pour Saint-Géraud et du premier tiers du XIII^e pour l'église des Cordeliers (Notre-Dame-aux-Neiges) sont réalisées dans des roches claires qui déteignent en comparaison de la très grande majorité des éléments qui sont sculptés dans la « sombre » andésite. Ces chapiteaux et fûts de colonnes sont réalisés dans un grès jaune, roche peu fréquente à Aurillac et dans sa région. Les toponymes *Peyre Blanche* témoignent ainsi de sites où une roche claire est présente : grès, calcaire, niveau ponceux, filon de quartz laiteux¹⁰. Cela invite à relativiser l'hypothèse d'une importation lointaine de ces éléments. En effet d'autres toponymes de la région aurillacoise – mais un peu plus éloignés – témoignent d'affleurements rocheux de « pierres blanches ». Si le terme occitan *blanca* dérive comme son homologue français d'une racine francique (langue germanique) *blank*, son pendant latin *alba* a quant à lui été conservé en occitan¹¹. La toponymie de la région du

¹⁰ *Auberoque* de Ladinhac est positionné dans la zone où il y a le plus de filons de quartz et *Aubespeyre* de Marmanhac est au seul endroit où les niveaux ponceux clairs de la brèche sont bien visibles et abondants.

¹¹ FENIE (Bénédicte et Jean-Jacques), *op. cit.*

parler aurillacois livre ainsi un *Auberoque* (oc. *Auba roqua*, « roche blanche ») à Ladinhac et deux *Aubespeyre* (oc. *Aubas peiras*, « pierres blanches »), l'un à Junhac et le second plus proche à Marmanhac. Ces deux derniers toponymes sont analogues aux formes anciennes de Basse-Auvergne étudiées par Jean-Pierre Chambon et Emmanuel Grémois¹².

Le nom des éléments : les terminologies envisagées

Malgré ces toponymes où la roche est décrite par son aspect physique premier, les minéraux possèdent tous des noms propres en occitan languedocien, y compris dans le sous-dialecte aurillacois¹³. Dans la commune d'Aurillac, les alentours du Puy Courny recèlent de nombreux toponymes ayant trait à une présence et à l'exploitation des roches. Peuvent être cités *Montroucou* (oc. *Mont rocos*, « Mont rocheux »), *Les Carrières* (oc. *Carierras*) ou encore *Peyrolles* (oc. *Peirolas*, « petites pierres » et/ou lieu pierreux). Les petites pierres ne doivent pas être oubliées ; non taillées et uniquement cassées au marteau par le maçon, ce sont ces *peirons* qui servent à réaliser les remparts d'Aurillac.

Certains toponymes laissent quant à eux envisager la présence de roches insoupçonnées localement comme le schiste qui est attesté par la présence d'une *Sistrière* (oc. *Sistriera*) qui désigne une carrière où est extraite cette roche¹⁴ (*sistre* en occitan). Pour ce dernier le terme employé diffère de l'*aubenca* local cité par Jean Lhermet. Le terme est très localisé – région aurillacoise – et semble avant tout être utilisé à l'époque moderne. Dans les autres parlers occitans, comme le rouergat, il désigne le bois d'aubier. Le terme de *sistre* quant à lui se retrouve partout dans l'aire linguistique de l'occitan et son emploi signale une utilisation probablement antérieure à celle de l'*aubenca*¹⁵. Le toponyme de *Sistrière* ne fait également pas usage d'un article – *lo* en occitan, *le* en français – et signe ainsi un nom de lieu fixé probablement lors du

¹² CHAMBON (Jean-Pierre), GRELOIS (Emmanuel), « De Albas peiras à Beaupeyras (lieu-dit, Clermont-Ferrand) : les transformations d'un microtoponyme entre ancien occitan et français moderne », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 83, Bruxelles, 2005, p. 915-928.

¹³ LHERMET (Jean), *Contribution à la lexicologie du dialecte aurillacois*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Clermont-Ferrand en 1931, publication par la Librairie Droz, Paris, 1931.

¹⁴ PEGORIER (André), *Les noms de lieux en France. Glossaire des termes dialectaux*, Institut Géographique National (IGN), Paris, 2006, p. 430.

¹⁵ NEGRE (Ernest), *Toponymie générale de la France*, volume II : « Formations dialectales », Librairie Droz, Genève, 1991, p. 1290.

Haut Moyen Âge mais antérieur au VIII^e siècle, moment où s'implante de manière progressive puis définitive l'usage de l'article défini devant un nom de lieu¹⁶. Le schiste, encore nommé *sistre* dans le parler rouergat voisin, se délite en *tablas* (au sens de dalles) et est utilisé pour fabriquer les lauzes qui viendront couvrir les toitures des bâtiments¹⁷.

Autre roche, mais cette fois-ci omniprésente pour les parements des constructions du bassin aurillacois (assises régulières et sculptures de Saint-Géraud, donjon Saint-Étienne du premier tiers du XIII^e siècle¹⁸), la trachy-andésite semble absente (oc. *forau* ou *peira negra/peira arsada* – la « pierre brûlée ») de la toponymie. Il en va de même pour le tuf (oc. *trufe*) ou la brèche (oc. *berca*). Concernant cette dernière roche de nature détritique, il convient de souligner que sur l'autre versant du Massif central, aux alentours des Cévennes et de l'Ardèche, le terme précédemment cité de *sistre* désigne localement la brèche exploitée¹⁹.

Carrières et ateliers. Lieux de travail et extraction de la roche

Une fois localisée, la roche doit être extraite et travaillée. De nombreux noms de lieux à Aurillac et aux alentours font référence à des points d'extraction de la roche. Plusieurs types existent : ceux, « généralistes », qui désignent une carrière sans précision géologique particulière et ceux qui apparaissent spécialisés, à l'instar de Sistrière (schiste) précédemment évoqué. Des toponymes situés sur la ligne de crête au nord d'Aurillac témoignent de la connaissance d'affleurements rocheux présents à de nombreux endroits. Ainsi *Peyrebeyre*, au nord d'Aurillac, vient de l'ancien occitan *Peira vaira*, terme qui désigne une roche aux couleurs changeantes²⁰.

¹⁶ CHAMBON (Jean-Pierre), « Sur la date de fixation de l'article défini devant les noms de lieux : sondages en domaine occitan », *Estudis Romànics*, vol. 36, Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 2014.

¹⁷ VAYSSIER (Aimé), *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron*, Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, Rodez, 1879.

¹⁸ PHALIP (Bruno), *Seigneurs et bâtisseurs. Le château et l'habitat seigneurial en Haute-Auvergne et Brivadois entre le XI^e et le XV^e siècle*, Presses universitaires Blaise-Pascal/ Institut d'Études du Massif Central, Clermont-Ferrand, 1993.

¹⁹ ELMI (S.), BUSNARDO (R.), CLAVEL (B.), CAMUS (G.), KIEFFER (G.), BÉRARD (P.), MICHAELY (B.), *Aubenas*, coll. « Carte géologique de la France », éditions du Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM), Paris, 1996, « Notice explicative de la feuille Aubenas à 1/50.000 », p. 136.

²⁰ OLIVIER (Philippe), *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat. Mauriacois et Sanflorain (1340-1540)*, Tubingen, Niemeyer, 2009 (« Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie », 349), p. 1268.

Dans le contexte géologique régional, le massif cantalien est un stratovolcan formé par l'accumulation de coulées, brèches et retombées essentiellement trachyandésitiques en bordure du bassin sédimentaire d'Aurillac. Parmi les centres d'extraction, les gites à silex ont servi à l'industrie lithique et leur notoriété contribua à leur exploitation jusqu'à épuisement total.

Parmi ces toponymes, celui de *Carrière* (oc. *carriera*) est très fréquent même s'il faut faire attention de ne pas le confondre avec la *carrièra* qui désigne la rue en contexte urbain²¹. Il se retrouve cinq fois dans la commune d'Arpajon-sur-Cère (*Les quatre carrières*, *Carrieras*, *Camp de carrière*, *Encarrière*, *Lacarrière*) mais également à Ytrac (*Lacarrière*) ou encore de manière plus récente à proximité de la ville d'Aurillac, face au monastère, sur les flancs du Puy Courny (*Les carrières*). Un d'entre eux – aurillacois mais qui semble avoir été oublié lors de notre époque – est celui du *Moulin de la Carrière*²². Faisant régulièrement apparition tout au long de l'époque moderne (xvi^e et xvii^e siècles) la première mention remonte beaucoup plus loin. Ainsi ce toponyme se retrouve en ancien occitan sous la forme *Molen da Carreir* au xiii^e siècle. Il s'agit du même site aurillacois que celui de *Malapellia*, situé non loin de la porte Saint-Marcel²³, et il ne doit pas être confondu avec son homonyme ytracois implanté sur les rives de l'Authre. Il convient de noter que *carreir* étant un masculin, ce toponyme peut à ses origines faire référence à un carrier, celui qui exploite la pierre. Ces noms de lieux possèdent un synonyme très proche dans sa signification : celui de *Perrière* (oc. *peiriera*) qui est tout aussi « généraliste ». Il peut désigner toute forme d'exploitation de roche, de la petite pierre de construction d'habitat vernaculaire jusqu'aux points d'extraction de blocs importants. Fortement utilisé au Moyen Âge, il se retrouve dès cette époque dans toute l'aire linguistique occitane, jusque dans ses confins²⁴, comme en atteste le parler cispyrénéen de

²¹ WUNDERLI (Peter), *Le Nouveau Testament occitan de Lyon (ms. Bibliothèque de la ville A.1.54/Palais des arts 36)*, vol. 2, *Analyse de la langue, lexicque et index des noms*, coll. « Romanica helvetica », A. Francke Verlag, Tübingen, 2010, p. 129.

²² AME (Émile), *Dictionnaire topographique du département du Cantal*, Paris, 1897.

²³ Archives départementales du Cantal, E DEP 1500/328 (Archives communales d'Aurillac déposées, HH 21). L'emplacement du site de *Malapellia/Molen da Carreir* se situait à l'extérieur des murs de la ville, actuellement au niveau de l'avenue Gambetta, en contrebas de l'ancienne porte Saint-Marcel qui se trouvait à l'angle du cours Monthyon et de l'actuelle avenue Gambetta.

²⁴ STEMPEL (Wolf-Dieter), KRAUS (Claudia), STIMM (Helmut) *et alii*, *Dictionnaire de l'occitan médiéval (DOM)*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1997. Mise en ligne par la Bayerische Akademie der Wissenschaften, Munich [en ligne : <http://www.dom-en-ligne.de/>], entrée « Peiriera ».

Navarre des XIII^e et XIV^e siècles étudié par Louis Grangé²⁵. Dans la région aurillacoise, il se retrouve à Arpajon-sur-Cère (*La Perrière*) et à Saint-Simon (*Les Peyrières*).

Des noms d'artisans spécialisés ont également été conservés. Ainsi le travail du marbre semble avoir été présent au sud de la ville d'Aurillac, au niveau de la confluence Jordanne/Cère, avec un site – où se trouve actuellement un manoir mais habité depuis plusieurs siècles comme semblent en témoigner des pierres à dîmes sculptées – nommé *Marmier*. Ce nom désigne en occitan un marbrier (oc. *marme*, « *marbre* »²⁶). Il convient de noter que le marbre regroupe à l'époque médiévale un vaste panel de roches qui ne sont pas actuellement considérées comme telles. Ces dernières sont avant tout des roches marmoréennes, c'est-à-dire qu'elles ressemblent au marbre et s'en approchent également par leur rareté comme c'est le cas pour la serpentine utilisée au début du XIII^e siècle (éléments de fontaines de Saint-Géraud). Sans plus d'éléments, notamment archéologiques, il est très compliqué de relier le toponyme à ces éléments. Il témoigne néanmoins d'importations existantes de « marbre » depuis d'autres sites et de leur possible travail sur place à Aurillac malgré une absence de ces types de roches dans la région aurillacoise. En dehors de ces carrières et ateliers dont la fonction reste néanmoins vague, certains toponymes révèlent l'existence de points d'extraction de blocs beaucoup plus précis, ceux qui taillés serviront aux grandes constructions aurillacoises.

Lo Caire et ses dérivés. *La pierre de taille dans la toponymie*

Permettant d'appréhender les premières phases de travail du bloc extrait, le toponyme Les Queyroux de Saint-Simon est une francisation de l'occitan *caïrons*. Ce terme – prononcé caïrou(n) – désigne une petite pierre de taille ou un moellon et dérive de l'occitan *caire*²⁷ déjà présent au début du Moyen Âge et défini par Philippe Olivier comme « bloc de

²⁵ GRANGE (Louis), *Une scripta occitane dans la Navarre médiévale (XIII^e-XIV^e siècles)* : formation et fonctionnement, thèse en linguistique réalisée sous la direction de Patrick Sauzet à l'université de Toulouse-Le Mirail en 2012, « Dictionnaire lemmatisé commenté », p. 310.

²⁶ CAMPS (Jean-Baptiste), *Les manuscrits occitans à la Bibliothèque Nationale de France* (dir. Maxence Hernant), mémoire d'études à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, Villeurbanne, 2010.

²⁷ CHAMBON (Jean-Pierre Chambon), GRELOIS (Emmanuel), DARTEVELLE (Hélène), LE BARRIER (Christian), Un exemple de collaboration entre archéologie, histoire et linguistique : les ruines présumées de l'amphithéâtre d'Augustonemetum et le nom de terroir médiéval los Caires/illos Quadros (Clermont-Ferrand, XI^e-XV^e s.), *Revue de linguistique romane*, Paris, 2015, t. 79, p. 475-494.

pierre taillée ou de taille²⁸ ». Ce terme ne doit pas être confondu avec certains noms de lieux comme les *Cayrouses* d'Arpajon, de Giou-de-Mamou ou de Jussac, qui viennent quant à eux de cairosas et désignent simplement des lieux pierreux.

Le *Caire*, en occitan, regroupe sous ses différentes formes et évolutions les blocs servant à la construction des édifices. Dans le cadre de la toponymie il désigne les points d'approvisionnements de pierres de tailles, généralement des carrières mais également des sites ruinés (oc. *casals*²⁹, souvent romains) où l'on va chercher des blocs prêts au emploi. La forme initiale *caire* se retrouve avec *Les Cairès* à Jussac tandis qu'à Giou-de-Mamou et à Vézac sont présents *Les Cayres* (oc. *Los Cairès*) où l'utilisation de l'article défini permet d'avoir un *terminus post quem* du VIII^e siècle. Dans la commune d'Ytrac, *Le Cayrelet* (oc. *Lo Cairelet*) en est un diminutif.

Caire existe aussi sous la forme féminine *cairia*³⁰, qui semble être à l'origine de *Laquairie* (oc. *La Cairia*) située à Aurillac entre Roussy et le site précédemment évoqué des Carrières. Ce site permet d'appuyer une origine ancienne des carrières « modernes » de l'est d'Aurillac auquel s'ajoute une proximité géographique avec l'abbaye Saint-Géraud, ouvrant ainsi l'hypothèse d'une carrière d'approvisionnement pour cette dernière. Ces toponymes issus de *caire* démontrent l'existence d'un certain nombre de lieux destinés à extraire une roche solide qui a pour vocation d'être taillée et employée dans des maçonneries particulières. C'est tout particulièrement le cas des parements à assises régulières des XII^e et XIII^e siècles (Saint-Géraud, Notre-Dame-aux-Neiges, château Saint-Étienne). Ce travail de la pierre de construction se retrouve notamment sur le site même de l'abbaye Saint-Géraud avec l'exemple du jardin *del caironier*. Ce lieu n'est autre que le centre de l'îlot Saint-Géraud, soit l'emplacement du cloître. Ce nom est mentionné à l'époque moderne³¹ sur les plans des différents vergers occupants les

²⁸ OLIVIER (Philippe), *op. cit.*, p. 181.

²⁹ DURAND (Aline), FRAMONT DE (Martin), LAFFONT (Pierre-Yves), REMY (Isabelle), CAMPECH (Sylvie), HAUTEFEUILLE (Florent), POUSTHOMIS-DALLE (Nelly), DURAND (Geneviève), ROUANET (Johanne), POBLE (Pierre-Éric), DARNAS (Isabelle), « La maison rurale dans le Massif central méridional. Approches croisées historiques et archéologiques (XII^e-XVI^e siècle), Gévaudan, Rouergue, Uzège, Velay, Vivarais », dans ANTOINE (Annie) (dir.), *La maison rurale en pays d'habitat dispersé de l'Antiquité au XX^e siècle*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2005, p. 137-152. Il convient de signaler qu'en domaine du dialecte auvergnat le vocable *casal* se palatalise et donne les formes *chasal/chazal/chazaux*, etc.

³⁰ OLIVIER (Philippe), *op. cit.*

³¹ IUNG (Jean-Éric), « Autour de Saint-Géraud d'Aurillac aux temps des derniers chanoines », *R.H.A.*, t. 58, 1996, p. 167-186.

ruines de l'abbaye³². Ce toponyme fait référence à une utilisation de ces *cairons*, ces pierres de taille (Fig. 2.).



Fig. 2 : Donjon du château Saint-Étienne (Aurillac) : les différents niveaux d'élévations font usage de pierres de tailles à dimensions « standardisées ». Les cairons ne servent pas uniquement aux constructions religieuses et sont adoptés pour les demeures laïques et seigneuriales dès le XII^e siècle

³² FOURNIEL (Béatrice), « À la recherche d'indices topographiques concernant le monastère Saint-Géraud d'Aurillac : un nouveau regard sur les archives des XVII^e et XVIII^e siècles », Acte de la journée d'étude « Nouveau regard sur la documentation médiévale, moderne et contemporaine pour un essai de reconstitution de la topographie monastique de Saint-Géraud d'Aurillac », *R.H.A.*, t. 78, juillet-septembre 2016, p. 417-427.

Dans ce cas, deux hypothèses peuvent être formulées. Celle d'abord de la présence d'un *caironier*, quelqu'un qui travaille ces blocs, c'est-à-dire un tailleur de pierre présent sur un des chantiers médiévaux. La seconde idée plus probable est celle d'un nom qui traduit tout simplement le fait que le cloître ruiné a servi à l'époque moderne de carrière à ciel ouvert pour les Aurillacois après sa désaffectation. D'autres noms font référence à ces endroits où l'on peut ramasser librement la pierre. Dans la commune même d'Aurillac existe un *Couderqueiro* (oc. *Coderc cairol*), soit un couderc – *coderc* en occitan – où des blocs taillés peuvent être librement récupérés par chacun. Selon cette même logique, l'îlot Saint-Géraud est l'endroit où l'on se sert en *cairons*. Parmi eux figurent les nombreuses sculptures ramassées et dispersées dans de nombreuses propriétés de la région aurillacoise (Maussac, Senilhes, Belliac, etc.) et pour certaines d'entre elles exportées à l'étranger (*pièces du Detroit Institute of Arts* ayant précédemment transité par Paris). Ce nom atteste ainsi de la présence connue du cloître et de son exploitation comme carrière du ^{xvii}^e au ^{xx}^e siècle.

Dans les communes de Jussac et de Roannes-Saint-Mary se trouvent deux toponymes qui pourraient de prime abord être reliés au terme *cairol*, c'est-à-dire le lieu « où se trouve les *caires* ». Ainsi *Morcairol* (Roannes-Saint-Mary) et *Moucairol* (Jussac) pourraient être une francisation de *Mont Cairol*, soit littéralement l'éminence sur laquelle peuvent être cherchées des pierres servant à la construction. Ces derniers doivent néanmoins être fortement réinterrogés, voire peut-être même retirés de la liste des toponymes d'extraction de la roche car dans le cas présent la terminaison *cairol* peut s'appliquer ici à localiser un lieu de culte antique dédié à Mercure. Ils sont probablement des variations de *Mercuriol* qui se retrouvent en bien des points où se situaient ces sanctuaires antiques, et ce tout particulièrement dans l'ancienne cité des Arvernes où Mercure était une divinité des plus importantes³³. Pourtant, et comme il a été évoqué précédemment, les temples antiques faisaient l'objet au Moyen Âge de récupération des blocs de constructions, permettant ainsi bien des économies. Si des petits édifices dédiés à *Mercurius* ont été connus à l'époque médiévale, rien n'empêche que ces derniers aient été exploités et soient devenus à leur tour des *cairols*, fusionnant ainsi l'origine antique du nom et la fonction médiévale et expliquant enfin le toponyme actuel (Fig. 3).

³³ CLEMENÇON (Bernard), « Géographie sacrée de la cité arverne à l'époque romaine : archéologie et toponymie », *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, t. CIX, Clermont-Ferrand, 2008, p. 65-75.

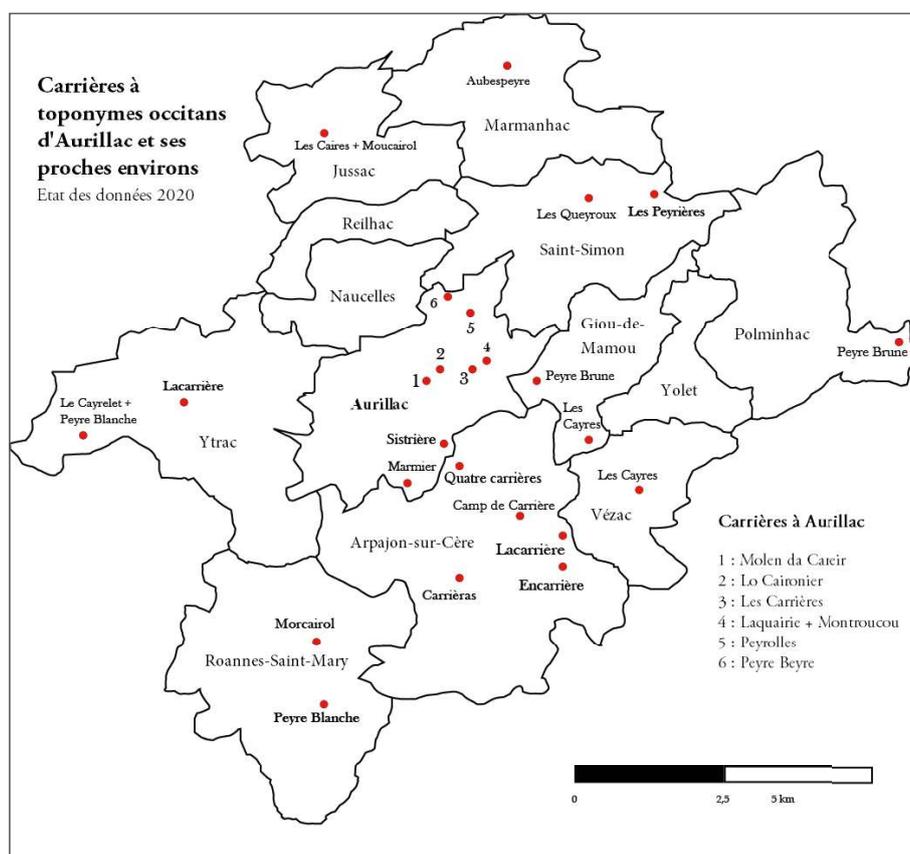


Fig. 3 : Carte des carrières à noms occitans d'Aurillac et de ses proches environs

Ces toponymes rassemblés permettent ainsi de mieux comprendre le réseau des différentes carrières dans le bassin aurillacois. Nombre de ces dernières sont situées en dehors de la ville et l'urbanisation progressive de celle-ci lors des derniers siècles semble en avoir éliminé un certain nombre. Néanmoins la toponymie des carrières est porteuse d'informations. Elle signale la présence d'un nombre conséquent de roches tout autour de la ville tout en y indiquant une exploitation à des périodes données, même si elles ne sont pas précisément déterminées. Certains noms de lieux sont néanmoins présents dès l'époque médiévale et invitent à questionner l'idée d'une forme de pérennité des points d'extraction. La diversité des roches utilisées dans les constructions médiévales d'Aurillac – majorité de trachy-andésite, mais présence partielle de grès ou de brèche – se retrouve dans ces noms de lieux

et permet ainsi d'appréhender des connexions existantes entre la ville géraldienne et ces points d'extraction. La méthode toponymique est avant tout un moyen de dresser une carte de sites qui viennent s'ajouter aux autres données des recherches parallèles. Le toponyme est présent car il témoigne d'une activité qui s'insère dans un réseau relationnel bien plus vaste. Ainsi ces toponymes qui nous donnent connaissance de points d'extractions de roches permettent de mettre en perspective les réseaux entre les exploitations locales et les différents chantiers médiévaux de la *ciutat guiraldina*.

Résumé : Du centre urbain d'Aurillac qu'est l'abbaye Saint-Géraud à ses remparts, la pierre utilisée pour ces constructions est issue des environs mêmes de la ville. La toponymie est ici une méthode permettant d'envisager certains points d'extractions de la roche, voire des phases chronologiques précises. La langue locale, l'occitan, a permis de conserver via ces noms de lieux le souvenir de l'emplacement des carrières utilisées au Moyen Âge.

Mots-clés : Carrière ; Matériaux de construction ; Toponymie.

Noms de lieux : Ardèche, Arpajon-sur-Cère, Aubespeyre, Auberoque, Aurillac, Authre (rivière), Auvergne, Belliac, Caironnier (Aurillac), Calfour, Camp de Carrière, Cantal, Carrieras, Carrières, Cère (rivière), Cévennes, Couderqueiro, Encarrière, Frères (rues des), Gambetta (Avenue), Giou-de-Mamou, Jordanne (rivière), Junhac, Jussac, Languedoc, La carrière, Laquairie (pré), Les Caires, Le Cayrelet, Les Cayres, Les Cayrouses, Les Cordeliers (couvent), Les Peyrières, Les Queyroux, Lioran, Malapellia, Marmanhac, Marmier, Mauriac, Maussac, Mercurol, Molen da Carreir, Montroucou, Morcaïrol, Moucaïrol, Moulin de la Carrière, Navarre, Notre-Dame-aux-Neiges (église), Orlhac, Perrière, Peyrebeyre, Peyre Blanche, Peyre-Brune, Peyrolles, Polminhac, Puy Courny, Quatre Carrières, Quercy, Roannes-Saint-Mary, Rouergue, Roussy, Saint-Étienne (château), Saint-Flour, Saint-Géraud (abbaye), Saint-Marcel (porte), Saint-Simon, Senilhes, Sistrière, Strasbourg, Velay, Vézac, Ytrac.